Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 43 (1907)
Heft: 160

Artikel: Louis Agassiz : son séjour à Neuchâtel
Autor: Tribolet, M. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-268126

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LOUIS AGASSIZ

Son séjour à Neuchâtel

PAR

M. de TRIBOLET

Professeur à l'Académie de Neuchâtel

MESSIEURS,

Le canton de Vaud célèbre cette année le centenaire de la naissance de deux de ses enfants, et si vos voisins de Neuchâtel se sont cordialement associés à ces fêtes, c'est que tous deux ne sont pas pour eux des inconnus, puisque l'un et l'autre y ont fait leurs débuts dans l'enseignement.

La Société vaudoise des sciences naturelles a pris la généreuse décision de faire revivre la personne du célèbre naturaliste et l'émulation généreuse, que cette initiative a suscitée partout en Suisse, est une preuve de l'intérêt qu'éveille le nom de Louis Agassiz. En rendant aujourd'hui un hommage public d'admiration et de gratitude à sa personne et à son œuvre, elle n'a point oublié qu'en dépit de son origine et quoique Vaudois de naissance, Agassiz est aussi un des nôtres, qu'il nous appartient par l'œuvre qu'il a accomplie à Neuchâtel, par les travaux qu'il y a exécutés et par les souvenirs qu'il y a laissés. C'est la raison pour la-

quelle elle a généreusement convié à cette cérémonie et la Société neuchâteloise des sciences naturelles dont son jubilaire fut un des fondateurs, et l'Académie de Neuchâtel dont il fut une des illustrations. Au nom de l'une et de l'autre je l'en remercie sincèrement.

Permettez-moi, maintenant, de jeter un rapide coup d'œil sur la première partie de la carrière de Louis Agassiz et d'esquisser à grands traits sa vie et ses travaux pendant son séjour à Neuchâtel. Ce sera comme un hommage tardif rendu à l'homme qui a mis en honneur dans notre pays l'étude des sciences naturelles et dont le nom est inséparable de celui de notre premier établissement d'instruction supérieure.

Au XVIIIe siècle, quelques hommes, parmi lesquels le professeur Bourguet (1678-1742), entraînés dans le courant scientifique qui commençait à se faire jour et allait répandant de plus en plus le goût du raisonnement et de l'observation, cultivaient avec amour les premiers germes de nos progrès intellectuels. Exemples d'initiative et d'activité féconde dans le domaine du vrai et du bien, mais voguant au hasard sur la mer de l'inconnu, ils n'en exercèrent pas moins une influence remarquable. Leurs travaux devaient devenir le point de départ d'un mouvement dont ils ne pouvaient entrevoir la portée et qui, un demi-siècle plus tard, transformait notre pays.

Louis Bourguet n'était pas Neuchâtelois d'origine. Il était comme les Coulon, comme Ed. Desor, ainsi que tant d'autres familles qui se sont distinguées chez nous par leur intelligence, leur activité, leurs vertus, une victime de la révocation de l'Edit de Nantes. C'était comme Albert de Haller une de ces organisations vraiment encyclopédiques, telles que le XVIIIe siècle en présente plusieurs exemples. Tour à tour littérateur, philosophe, mathématicien, naturaliste, entretenant sans cesse avec les savants de son époque des rapports étroits, il créa autour de lui,

comme Louis Agassiz un siècle plus tard, une véritable atmosphère scientifique. Il fut plus et mieux qu'un vulgarisateur, il fut un initiateur. Son œuvre marque une des étapes de l'histoire scientifique de Neuchâtel et son nom mérite qu'on ne le laisse pas tomber dans l'oubli, mais au contraire qu'on le rappelle quelquefois comme celui de l'homme qui le premier planta d'une main ferme sur notre sol le drapeau de la science, drapeau sur les plis duquel sont venus, dans la suite, s'inscrire bien des noms connus.

Lorsque Bourguet et ses compagnons eurent disparu, l'élan provoqué par eux en faveur des sciences naturelles ne se ralentit point; il devait se perpétuer et produire quelque temps plus tard la féconde école dont Agassiz fut le chef et la gloire.

A Neuchâtel, comme ailleurs en Suisse, la première moitié du XIXe siècle est marquée par un réveil intellectuel accentué. Le mouvement scientifique, créé sous l'influence de Cuvier, devait y avoir son retentissement. Avant 1830, on peut dire que tout était à créer dans ce domaine. A cette époque, les sciences n'étaient pas enseignées et les études littéraires seules ou presque seules dominaient. On n'avait alors d'autre ambition que celle de préparer, en vue de leurs études universitaires, les jeunes gens qui se destinaient à suivre la carrière d'avocats, de médecins et surtout de pasteurs.

Mais finalement un courant nouveau se manifeste et les Conseils de la Bourgeoisie se décident à faire quelques concessions à l'enseignement scientifique, qui prenait dans le monde une place et une influence prépondérantes. Il en résulta la création de deux chaires, l'une de mathématiques (1823), l'autre de physique et de chimie (1831). Mais jusque là personne ne s'était livré à l'enseignement de l'histoire naturelle qui, depuis Bourguet, c'est-à-dire depuis un siècle, était resté lettre morte.

C'est alors que Louis Coulon vint suppléer à cette lacune en cherchant à obtenir une place au soleil pour la science

qui lui était chère. Formé par de bonnes études à Paris, éclairé par le contact des savants naturalistes qui brillaient en France à cette époque, il sentait mieux que personne ce qui manquait à Neuchâtel pour le mettre en état de prendre sa part des recherches organisées dans tous les pays civilisés. Mais pour y parvenir il fallait trouver un homme animé des mêmes intentions et de la même ardeur que lui, un professeur capable et surtout assez désintéressé pour se contenter des conditions modestes qu'on pouvait lui offrir. Grâce à l'initiative de Coulon, un jeune savant du plus brillant avenir allait renouer la tradition créée, au XVIIIe siècle, par l'auteur du *Traité des pétrifications* et devenir le chef et l'âme du mouvement scientifique qui illustra Neuchâtel il y a déjà plus d'un demi-siècle.

Le nom de L. Coulon est aujourd'hui inséparable de celui d'Agassiz. C'est à lui que l'on doit l'établissement de ce naturaliste à Neuchâtel. C'est lui qui sut découvrir et encourager ce génie naissant, en lui fournissant les moyens de mettre en lumière ses talents de professeur et en lui procurant, pendant la plus belle période de cette vie laborieuse, à cette époque de jeunesse ardente et enthousiaste, un asile tranquille pour élaborer et publier les multiples travaux qui ont à juste titre fondé sa réputation.

Je passe sur l'enfance et la jeunesse de notre savant compatriote et j'en arrive à son séjour à Paris, où il termina ses études et fit la connaissance de Cuvier et de Humboldt, qui lui restèrent attachés et devinrent dès lors ses protecteurs.

Cuvier reçut Agassiz avec la plus grande bienveillance. Distinguant chez le jeune savant les preuves d'un réel mérite et ayant pu apprécier la valeur de ses premiers travaux, il mit à sa disposition, avec une libéralité aussi rare que remarquable, tous les matériaux qu'il avait réunis pour une histoire des poissons fossiles, renonçant à s'en servir pour enrichir l'œuvre de son jeune protégé. Cet

héritage ne pouvait tomber en de meilleures mains et un pareil acte de désintéressement scientifique honorait autant celui qui en avait eu la pensée que celui qui en était l'objet.

Cuvier venait de créer la paléontologie et de révéler son importance ; il avait fait connaître de grandes choses en créant une science nouvelle. Agassiz, de son côté, comprit tout de suite qu'elle était un complément indispensable de la zoologie et il profite des circonstances où il se trouve pour commencer à réunir les matériaux de sa principale publication, résultat de ses premiers pas dans les recherches paléontologiques. La connaissance qu'il fit de Cuvier fut le point de départ de sa vocation. La proposition du grand naturaliste était séduisante, aussi ce puissant encouragement acheva-t-il de décider sa carrière. Il avait compris qu'il touchait à un moment critique de sa vie et qu'il était temps de prendre une décision définitive. Confiant dans son étoile, il prend bravement son parti, il sera naturaliste. Hélas! si ce n'était pas pour lui le chemin de la fortune, c'était au moins celui plus glorieux de la renommée.

A la mort de Cuvier, en mai 1832, il s'agissait de terminer l'ouvrage (*Histoire naturelle des poissons*) que le grand savant laissait inachevé. Valenciennes proposa à Agassiz de s'associer à ce travail en lui faisant des propositions fort engageantes. Mais la nostalgie du pays natal l'emporte et il refuse les ouvertures qui lui sont faites. Il est trop peu Français de caractère et désire trop vivement s'établir en Suisse pour préférer la place qui lui est offerte. Il aime mieux consacrer à sa patrie les fruits de son travail et se dévouer entièrement à l'avancement de la science et à l'instruction de la jeunesse.

Le jeune Vaudois, qui sortait des universités allemandes avec ses diplômes de docteur en philosophie et en médecine, et était l'auteur de travaux qui avaient déjà attiré sur lui l'attention du monde savant, ne savait trop que

faire. C'était beau sans doute d'avoir conquis l'estime des grands naturalistes, mais cela ne pouvait suffire. Son canton d'origine ne lui offrait aucun avenir. Ses parents, qui avaient déjà fait pour lui des sacrifices considérables en raison de leur situation de fortune, ne pouvaient continuer à subvenir à son entretien et à ses dépenses. Ils étaient impatients de le voir commencer sa carrière pratique et désiraient qu'il s'établisse comme médecin n'importe où, pourvu qu'il pût gagner sa vie. Mais son goût et les aspirations de son génie le poussaient ailleurs que du côté de la médecine; ils l'entraînaient vers la carrière scientifique où il entrevoyait de vastes champs d'étude encore inexplorés. Pour cela il lui fallait des loisirs, des encouragements, ou tout au moins une situation rétribuée qui lui procurât son pain quotidien. La nécessité d'une position lucrative devenait impérieuse.

Le jeune homme caressait l'idée — suivant en cela les désirs de sa mère — de venir s'établir à Neuchâtel, où il avait des parents, et se trouverait plus rapproché de sa famille, qui était venue habiter Concise. « ... D'après ce que tu dis à ton frère, lui écrit sa mère en mars 1832, tu ne vois personne à Paris ; la raison m'en a paru triste, mais enfin elle est sans réplique et ne pouvant la changer, il faut changer de domicile et revenir dans ton pays... Il faut donc quitter Paris pour te fixer à Genève, Lausanne ou Neuchâtel, ou même dans telle autre ville que tu croirais plus propre à tes vues, et là donner des cours... Tu as vu à Neuchâtel ce beau bâtiment qui était en construction. Cette année il sera terminé; on m'a dit que le Musée y serait placé. Je crois les collections fort incomplètes et la ville de Neuchâtel assez riche pour faire des sacrifices dans le but d'en combler les lacunes. J'ai pensé, mon cher, que ce serait une occasion unique pour placer tous les objets que tu as dans l'esprit de vin... Il faut pour cela t'entendre avec M. Coulon avant qu'il fasse un choix ailleurs... »

Le fils ne tarde pas à répondre au désir de sa mère, qui était aussi le sien, et, s'adressant à Louis Coulon, il aborde d'emblée la question sous ses deux faces, lui exprimant son intention d'obtenir une place de professeur au Collège et lui offrant en même temps ses collections dont l'entretien devenait pour lui une lourde charge et qu'il désirait conserver pour son enseignement.

Ce fut pour Coulon un beau moment de sa vie que le jour où il reçut la demande d'Agassiz, datée de Paris, 27 mars 1832. J'extrais de cette lettre les lignes suivantes : « Lorsque dans le courant de l'été passé j'ai eu le plaisir de vous voir, je vous ai exprimé à plusieurs reprises le vif désir que j'aurais de pouvoir me fixer auprès de vous et mon intention de faire des démarches pour chercher à obtenir la chaire d'histoire naturelle que vous fonderez dans votre lycée. Maintenant les choses doivent être plus avancées que l'an passé et vous m'obligeriez infiniment si vous pouviez bientôt me donner quelques renseignements là-dessus. J'ai communiqué mes projets à M. de Humboldt, que je vois fréquemment, et qui veut bien me témoigner de l'intérêt en m'aidant de ses bons conseils ; il pense que dans de pareilles circonstances il faut, surtout dans ma position, prendre ses mesures à l'avance. Il est un autre point fort important pour moi dont je voulais vous entretenir également. Quoique vous n'en ayez vu que bien peu de choses, vous savez cependant, d'après ce que je vous en ai dit à une époque à laquelle j'étais loin de penser à la proposition que je viens vous faire maintenant, que dans mes différentes courses, par mes relations et par des échanges, je me suis fait une fort jolie collection d'histoire naturelle, surtout riche dans les classes dont votre Musée est le moins fourni et qui pourrait remplir les lacunes des collections de la ville de Neuchâtel et les rendre plus que suffisantes pour donner un cours complet d'histoire naturelle. J'ai donc pensé qu'il pourrait entrer dans le plan de ce que vous vous proposez de faire pour le Lycée d'aug-

menter aussi vos collections zoologiques, et s'il en était ainsi j'ose croire que ma collection remplirait pleinemen le but que vous voulez atteindre. Dans ce cas je vous l'offrirais... » Et plus loin il ajoute en terminant : « Vous me rendriez donc le plus grand service si vous vouliez me donner là-dessus vos directions et surtout me dire, 1° de qui dépend la nomination de la chaire d'histoire naturelle, 2° de qui dépendrait l'achat de ma collection et, 3° ce que vous pensez que j'aurais à faire pour ces deux objets. Cependant vous concevez que je ne pourrais penser à me défaire de mes collections que si j'avais la perspective d'être à portée de les consulter librement. »

Coulon accueille favorablement la demande d'Agassiz, l'encourage et lui dit que l'institution d'une chaire d'histoire naturelle n'est pas chose impossible; cette idée possède même plusieurs partisans au sein de la Commission d'éducation. « Ce sera, dit-il, un grand plaisir pour moi de vous posséder à Neuchâtel et d'avoir un confrère comme vous dans notre ville. Je ne peux pas vous dire combien je désirerais que la chose pût avoir lieu et combien je suis content que vous ne craigniez pas de venir habiter dans notre petite ville, tandis que vous pourriez sûrement avoir des places plus lucratives ailleurs... » (Lettre du 22 avril 1832).

Malheureusement les Conseils de la Bourgeoisie ne désiraient nullement la création d'un nouvel enseignement. Ils craignaient de compromettre les finances de la Ville qui accusaient un déficit causé par la construction d'un nouveau bâtiment scolaire, le Gymnase, ainsi que par les événements politiques de l'année précédente. Or ce déficit paralysait les courages et on se souciait assez peu de poser les bases d'un enseignement dont on ne sentait pas la nécessité. Il faut dire aussi que le jeune naturaliste n'était pas connu, n'ayant d'autre notoriété que la recommandation de Humboldt.

Coulon expose alors à son correspondant les circonstan-

ces dans lesquelles on se trouvait à ce moment à Neuchâtel et émet l'idée de recourir à une souscription, afin de lui fournir le traitement que la Bourgeoisie ne se voyait pas à même de lui accorder.

Neuchâtel, 23 mai 1832.

Monsieur,

La Commission d'éducation a délibéré hier à l'occasion de votre lettre sur la convenance qu'il y aurait à établir un professeur d'histoire naturelle et à profiter de vos offres obligeantes. Toute la Commission a été unanime sur la nécessité d'établir une chaire pour cette science le plus tôt possible et à profiter de vos services. Il n'y a qu'une chose qui a malheureusement arrêté la Commission et qui l'empêche d'en faire la proposition au Conseil, c'est le manque de fonds, notre président, qui est teneur de livres de la Ville, ayant déclaré que cela ne pouvait pas se faire, vu le déficit de 14 000 francs que nous avions eu l'année passée, ce qui a peiné extraordinairement la Commission qui m'a prié de vous écrire combien elle vous remercie de vos offres et combien elle est peinée de ne pouvoir pas en profiter, que si vous pouviez vous conserver dans les mêmes dispositions encore deux ou trois ans, lorsque nous établirions nos établissements au Gymnase, la chose pourrait sûrement se faire, qu'au reste, si la mort de M. Cuvier n'avait pas changé vos dispositions à l'égard de Neuchâtel, elle ferait l'essai d'une souscription pour subvenir à vos appointements en attendant cette époque-là. Ainsi, Monsieur, si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions et que vous désiriez venir à Neuchâtel tout de suite, je vous prierais de me le faire savoir et nous essaierons par une souscription de nous procurer les moyens de vous posséder dès cet automne. Veuillez, Monsieur, me dire à combien vous penseriez que devraient s'élever vos appointements. Je vous avais parlé de 60 louis, mais c'est bien peu; je pense que vous désiriez qu'au moins dans le commencement ils allassent de 70 à 80.

Vous voyez, Monsieur, que l'on ne manque pas de bonne volonté et que l'on désirerait beaucoup vous attacher à nos établissements. C'est extrêmement dommage que les fonds ne le permettent pas. Je vous avoue, Monsieur, que si vous pouviez conserver vos bonnes dispositions pour Neuchâtel encore deux ou trois ans, ce serait, je crois, ce qu'il y aurait de préférable, si surtout la mort de M. Cuvier vous donnait des occupations pendant cette époque. Mais d'un autre côté, si vous désiriez que nous fissions l'essai d'une souscription, nous le ferons très volontiers. Je vais tâter le terrain d'ici à ce que je reçoive votre réponse, que je vous prierai de me faire le plus tôt possible. Je gémis que l'on se soit laissé aller à faire des dépenses aussi considérables sur le bâtiment du Collège et que l'on ait accordé des pensions de retraite aussi fortes; cela nous aurait permis de nous étendre plus utilement. Je vais tâter le terrain quant à la souscription, etc.

Il fallut, en effet, l'intervention de Louis Coulon pour aplanir les difficultés que rencontrait la création de cette nouvelle chaire d'histoire naturelle. Mais celui-ci avait trouvé dans son protégé l'homme qu'il cherchait tant ; il avait deviné en lui le génie capable d'éveiller dans notre pays, par sa parole ardente et son activité, l'amour des sciences de la nature et eût fait l'impossible pour l'avoir à ses côtés et faciliter l'essor de cette brillante intelligence, si remplie de promesses.

Il y avait heureusement à Neuchâtel assez d'amis de l'histoire naturelle capables d'apprécier les hautes qualités d'Agassiz et de se charger eux-mêmes de ce que l'administration de la Bourgeoisie n'osait entreprendre. Aussi Coulon n'hésite pas. Il se place lui-même en tête d'une liste de souscription qu'il colporte chez quelques personnes de sa connaissance et bientôt il se trouve en mesure d'offrir un modeste traitement annuel de 2000 fr., garanti pendant trois ans, à celui qui ne devait pas tarder à illustrer Neuchâtel.

Le 18 juin, le Conseil de Ville autorisait la création d'une chaire d'histoire naturelle au Collège et décidait — sans doute d'autant plus facilement qu'il savait n'avoir pas besoin d'intervenir — que si la souscription ouverte dans ce but n'atteignait pas la somme voulue, la caisse publique y pourvoirait.

Sur ces entrefaites Agassiz répond affirmativement aux propositions qui lui sont faites. Le traitement offert au jeune professeur n'était pas très lucratif, il est vrai, mais celui-ci ne recherchait pas la fortune. Voyant enfin son plus ardent désir réalisé, il accepte avec reconnaissance cet humble salaire qui fait rire aujourd'hui, car c'était son salut. Quelle abnégation lorsque, pouvant se créer ailleurs une carrière brillante, il préfère une place modeste afin de pouvoir se livrer plus facilement à ses études de prédilection... « C'est avec empressement, dit-il, que j'accepte les offres que vous m'avez faites et je ne saurais

trop vous remercier de l'obligeance et de l'amabilité que vous avez mises dans cette affaire et de la bienveillance que vous m'avez témoignée par là. En attendant que je puisse le faire moi-même, veuillez en témoigner ma gratitude aux personnes qui vous ont si généreusement secondé... » (Lettre à L. Coulon, de Paris 7 juillet 1832.)

Enfin Coulon avait trouvé un homme selon son cœur, animé comme lui du feu sacré de la science. Il est difficile de se représenter lequel de ces deux jeunes correspondants était à ce moment le plus heureux, celui qui allait bientôt jeter un si vif éclat dans la science et fixer les regards sur Neuchâtel, petite ville encore inconnue, ou bien celui qui, en ce moment protecteur désintéressé de l'autre, serait plus tard honoré pour l'œuvre généreuse qu'il venait d'accomplir.

Grâce à cet homme d'action, qui pendant de trop courtes années porta si haut élevé l'étendard de la science, un souffle nouveau se fit sentir et Neuchâtel devint un véritable foyer scientifique. Agassiz prêchait par l'exemple. Semblable, ainsi qu'on l'a dit, à un aimant, il attirait les esprits d'élite qui devaient marcher sur ses traces. Il était comme un brasier qui réchauffait jusqu'aux plus froids et aux plus indifférents. L'énergie qu'il déploya pendant ces quelques années fut quelque chose d'inouï et dont, ainsi que s'exprime un de ses biographes, l'histoire de la science n'offre peut-être pas d'autre exemple. Aussi on comprend qu'un tel homme ait donné une impulsion toute nouvelle à l'étude des sciences à Neuchâtel. Sans contredit, son séjour a créé un développement dont cette ville subit aujourd'hui encore l'heureuse influence.

On peut être étonné qu'au moment où Agassiz faisait es démarches nécessaires pour s'établir à Neuchâtel, le canton de Vaud, sa patrie, d'ordinaire si empressé à retenir chez lui ses ressortissants, n'ait rien fait pour l'attirer à Lausanne. Ce n'est que quelques années plus tard qu'un appel lui fut adressé et que, sur son refus, il fut nommé professeur honoraire à l'Académie.

Enchanté d'avoir enfin trouvé une situation, d'avoir un poste fixe que son imagination lui représente comme une fortune, Agassiz arrive pour en prendre possession. Il commençait une vocation qui devait faire le bonheur de sa vie. Enseigner fut, en effet, pour lui une passion ; c'est ce qui explique l'influence extraordinaire qu'il exerça dans la suite sur ses élèves.

Mais tout manquait à Neuchâtel, salle de cours et collections. Il n'y avait aucun local disponible pour l'enseignement nouveau qu'il s'agissait d'inaugurer. Les écoles étaient dispersées en divers lieux de la ville et le Gymnase, qui était en construction, devait n'être terminé et utilisé que quelques années plus tard. On eut recours à une salle de l'Hôtel-de-Ville comme auditoire et on aménagea un musée provisoire dans la maison voisine des Orphelins, où on logea comme on put les collections que le nouveau professeur apportait avec lui et qu'il avait formées pendant ses études. Ces collections, indispensables pour les démonstrations, furent acquises l'année suivante pour le Musée d'histoire naturelle, alors en formation, pour le prix de 12 000 fr., grâce aux concours généreux de Frédéric-Guillaume III, du comte Louis de Pourtalès et de la Ville. Cette vente fut pour Agassiz d'un grand secours, non seulement pour subvenir aux dépenses nécessitées par ses travaux et ses publications, mais aussi par son mariage avec la sœur de son camarade d'études, le botaniste Alexandre Braun, qu'il allait incessament épouser.

Les cours commencèrent en automne et le nouveau professeur prononça sa leçon d'ouverture le 12 novembre 1832, en présence d'un nombreux public, sur les relations entre les différentes branches de l'histoire naturelle et les tendances actuelles de toutes les sciences. Son père assistait tout ému à cette séance, qui ouvrait à son fils sa carrière définitive. Son succès fut complet et celui-ci séduisit dès cette première leçon son nombreux auditoire. Grand, bien fait, possédant une figure aimable et

un regard brillant d'intelligence, il gagnait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Sa physionomie était franche et ouverte, son caractère attachant. Il y avait dans sa conversation quelque chose de chaleureux, de communicatif et d'élevé.

Je ne puis mieux faire, pour caractériser son enseignement, que d'emprunter les lignes suivantes à un de ses élèves, M. le professeur Louis Favre, un de ses biographes et de ses plus fervents admirateurs. Voici ce qu'il dit :

« L'enseignement d'Agassiz était remarquable ; il portait l'empreinte de sa haute intelligence, de sa personnalité puissante et de son enthousiasme pour la matière dont il s'occupait ; il s'y mêlait en même temps un affectueux intérêt pour ses élèves généralement très attentifs à ses cours, animés de sympathie et d'un vif désir de marcher sur ses traces. Jamais terre à terre ou perdue dans d'infimes et secs détails, sa parole, embarrassée et lente au début, prenait peu à peu le fil du sujet et devenait suivie, abondante, lumineuse ; on écoutait avec charme sa voix pleine, sonore, en parfaite harmonie avec sa figure souriante, sa belle stature, son vaste front et ses yeux qui exerçaient un pouvoir fascinateur. Debout derrière son pupitre, sans aucune note pour le guider, ou devant le tableau sur lequel il traçait en deux coups de craie, avec une extrême netteté, les figures nécessaires à ses démonstrations, il semblait goûter une intime jouissance à exposer la structure des plantes ou des animaux, les mœurs, les habitudes de ceux-ci. Il n'était pas de ces professeurs graves, secs, froids, qui se bornent à compter les écailles d'un reptile ou les plaques tégumentaires des pattes d'un oiseau, sans aller au delà de ces caractères extérieurs et de ce signalement photographique ; il n'oubliait pas qu'il avait affaire à des jeunes gens chez lesquels l'imagination domine ; il faisait épanouir la plante, vivre, agir l'animal, entremêlait son exposition d'anecdotes amusantes, de souvenirs personnels

et l'heure s'écoulait comme par enchantement. Il était beau surtout lorsqu'il exprimait ses idées sur la genèse de la terre, la succession des êtres, les métamorphoses des animaux inférieurs, le perfectionnement graduel des vertébrés en passant du poisson à l'homme, terme et but de la création [1]. »

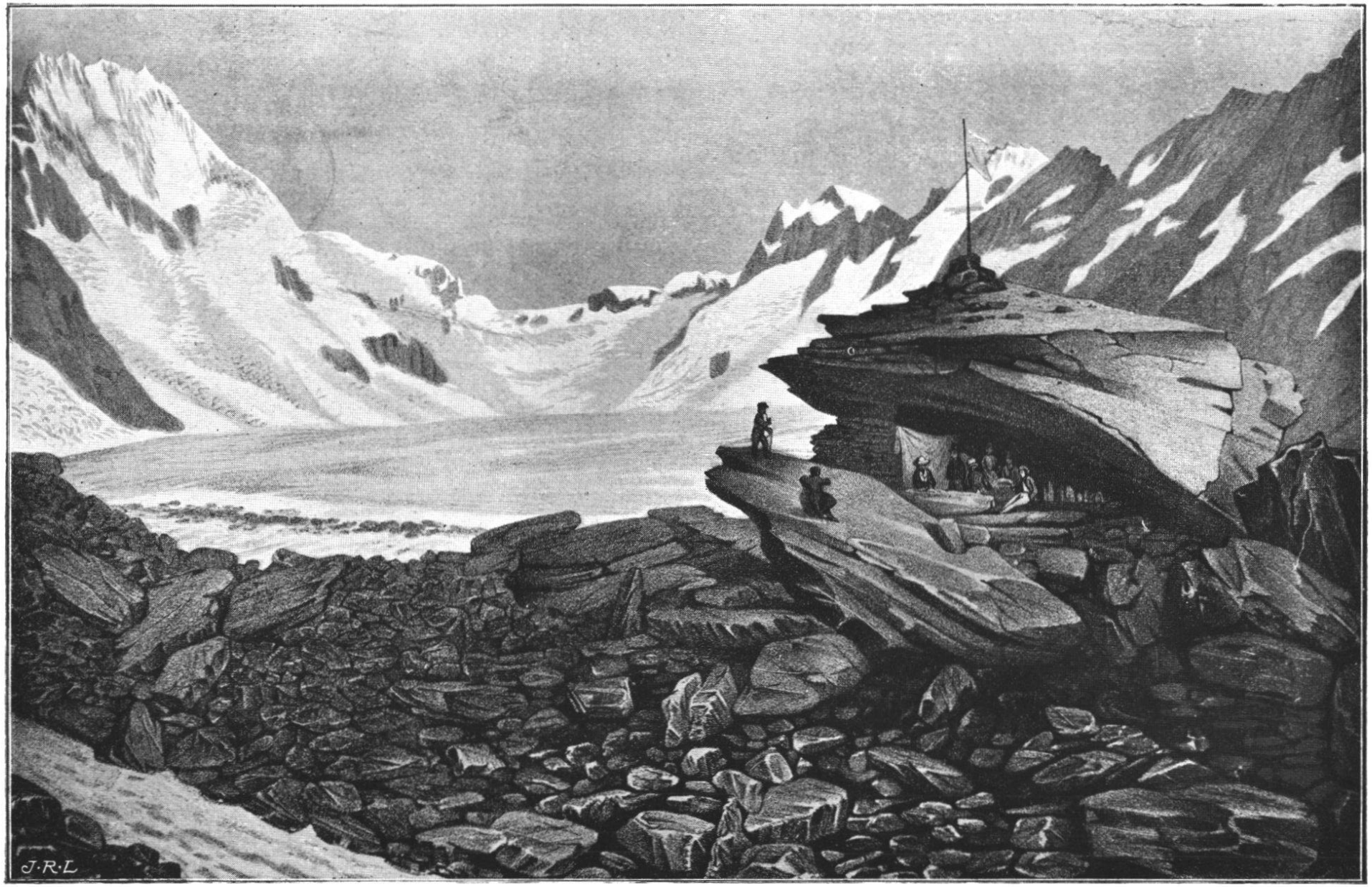
Un autre élève d'Agassiz, M. le professeur Alfred de Chambrier, parle à son tour comme suit de son ancien maître :

« Agassiz n'était pas seulement un savant, il était un lettré ; le devait-il à une culture littéraire étendue ou au seul droit du génie? Je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que sa parole claire, limpide, souvent imagée, fascinait ses auditeurs.... Toujours debout, sans notes devant lui, mais ayant seulement sur sa chaire quelques pièces de conviction qu'il faisait circuler, il nous tenait sous le charme de sa parole étincelante et si la matière scientifique restait pour beaucoup obscure ou indifférente, le professeur, avec sa noble et sereine figure, suffisait à les fixer. De ses yeux, au regard vif, chatoyant, s'échappait comme une caresse qui vous enveloppait et ce n'était que bien rarement qu'un peu d'agitation dans l'auditoire assombrissait, sous un nuage passager, une physionomie qui ne reflétait d'habitude qu'un contentement serein. Sur ses lèvres errait un constant et gracieux sourire que, chez un autre, on aurait pu prendre pour celui de la pitié envers des auditeurs indignes de tant de science, mais qui, chez lui, était le sourire de la bienveillance de l'homme vraiment fort, qui ne veut pas humilier, mais attirer et élever les faibles [2]. »

Agassiz savait adapter son langage à l'état d'esprit de ceux qui l'écoutaient. Un entrain que rien ne pouvait con-

1 *Bull. Soc. Sciences natur. de Neuchâtel*, XII, 369.

2 *Souvenir de l'inauguration du buste élevé à L. Agassiz par la Société de Belles-Lettres dans le bâtiment académique de Neuchâtel, le 12 mai 1887*, p. 29.



Hôtel des Neuchâtelois sur la Mer de glace du Lauter-Aar et Finster-Aar.

(Reproduction au 3/5 du dessin contenu dans „Untersuchungen ueber die Gletscher v. Louis Agassiz, 1840.")

tenir s'unissait chez lui à la facilité et au charme de la diction. Toujours prêt à créer des théories, à les discuter, à exposer des idées nouvelles, il captivait ses auditeurs par la verve et la clarté de son exposition. Il sut éveiller dans l'esprit de ses étudiants des besoins intellectuels élevés et leur communiquer cette soif de connaître, cette ardeur au travail, cet amour du bien et de la vérité, qui furent la passion de toute sa vie. Aussi ses anciens élèves — qui malheureusement deviennent de moins en moins nombreux — parlent-ils avec enthousiasme de lui, de ses leçons captivantes et des courses scientifiques qu'il organisait.

Le professeur suppléait, en effet, au manque de matériel d'enseignement par des excursions qu'il faisait avec ses étudiants aux environs de Neuchâtel, au Mail, alors à l'état de forêt pittoresque, riche en plantes de toutes espèces, dans les Gorges du Seyon, solitude sauvage où ne passait qu'un étroit sentier très pittoresque, dans les forêts de Chaumont, au Creux du Vent, excursions dans lesquelles il initiait ses élèves à la pratique de l'histoire naturelle. Ces courses étaient des fêtes pour les étudiants, qui voyaient dans leur maître un compagnon alerte, plein d'entrain, de vigueur, de gaieté, et dont toute la personne éveillait en eux le feu sacré de la science.

A côté de ses leçons et afin d'associer le public à son activité, il donne des cours publics et des conférences dont le produit est en partie appliqué à l'agrandissement du Musée. Grâce à l'autorité de sa parole, au charme de sa voix et de sa figure, il passionnait ses auditeurs qui restaient suspendus à ses lèvres, même lorsqu'il traitait les sujets les plus abstraits. Aussi les questions qui préoccupaient les naturalistes pénétraient-elles, assure-t-on, jusque dans les salons. Ce talent de parole, qu'Agassiz possédait à un haut degré, fut un de ses principaux moyens d'action et contribua grandement à sa célébrité.

Pendant son séjour à Neuchâtel, il s'occupa aussi activement du Musée d'histoire naturelle. Il l'enrichit de ses

dons et sous son influence il prit une extension rapide. Aujourd'hui, ces collections, créées par les deux Coulon, père et fils, sont devenues une institution dont peu de villes de vingt mille habitants possèdent la pareille.

Ce n'est qu'en 1835 que les Conseils de la Bourgeoisie décrétèrent la fondation d'une chaire d'histoire naturelle et qu'Agassiz, de professeur libre qu'il était auparavant, devint professeur régulier. Neuchâtel, et non plus l'initiative privée, offrait ainsi définitivement au jeune savant la position stable qu'il ambitionnait et dont il avait besoin pour se livrer à ses études de prédilection.

Celui-ci n'était établi à Neuchâtel que depuis six ans lorsque des appels lui furent successivement adressés de Genève et de Lausanne, où on nous enviait sa puissante personnalité, ce professeur plein d'enthousiasme, ce travailleur prodigieux.

La proposition de venir à Lausanne était rendue plus séduisante encore par la sollicitation affectueuse de parents et d'amis qui le pressaient de céder à des raisons de famille et de patriotisme pour venir se fixer dans son canton d'origine. Mais il avait jeté son dévolu sur Neuchâtel et il y resta jusqu'à son départ d'Europe. C'est qu'il y avait trouvé un accueil chaleureux et sympathique, et des facilités particulières pour l'exécution des travaux qu'il avait commencés et de ceux qu'il méditait. La petite ville lui offrait un théâtre digne de ses brillants débuts, aussi lui demeura-t-il fidèle tant que le cours des événements le lui permit.

Lorsqu'on apprit qu'il venait de décliner les offres engageantes qui lui était parvenues, on chercha de tous côtés à lui témoigner le gré qu'on lui avait de sa fidélité. MM. Eug. Terrisse, président de la Commission d'éducation, et Louis Coulon, directeur du Musée, lui adressent une lettre de remerciements et lui annoncent qu'en témoignage d'estime et de reconnaissance ses concitoyens ont décidé de lui offrir un subside annuel pour lui procurer les moyens nécessaires de développer de plus en plus ses

recherches et ses travaux. Cette généreuse allocation, promise pour trois ans, lui fut en réalité servie pendant les six années consécutives de 1838 à 1843.

Nous sommes touchés, disent-ils, de votre récente et généreuse décision. Vous avez refusé les offres très avantageuses de différentes universités et académies étrangères pour rester dans une ville que votre présence honore. Aussi, après avoir communiqué aux chefs de l'Administration dont nous dépendons, ainsi, qu'à certains membres influents de notre gouvernement, cette décision si précieuse pour nous et si désintéressée de votre part, nous avons jugé convenable de vous offrir, comme témoignage de notre estime personnelle, une marque de la reconnaissance que nous éprouvons, reconnaissance qui est partagée par nos concitoyens, touchés comme nous de votre décision. Nous avons donc l'honneur de vous annoncer que nous mettons à votre disposition la somme de deux mille francs de France annuellement pour trois années successives, à dater de ce jour. Nous osons espérer que vous accepterez cette somme comme un témoignage de la vive et sincère reconnaissance d'un grand nombre de nos concitoyens qui se sont empressés d'y contribuer. Cela ne pourra jamais servir de compensation pour les services que vous avez rendus volontairement en notre faveur ; mais vous ne devez pas douter de la réalité de l'attachement et de la profonde estime qu'éprouvent pour vous les amis qui prennent la liberté de vous l'offrir...

(Lettre du 19 mars 1838).

La réponse à cette lettre est intéressante parce qu'elle explique les circonstances dans lesquelles Agassiz s'était trouvé avant son arrivée à Neuchâtel et qu'elle montre l'attachement particulier qu'il avait pour cette ville, en même temps qu'elle dépeint les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'il nourrissait à son égard.

Jeudi 22 mars 1838.

Messieurs,

Il y a maintenant sept ans que je me trouvais en Suisse, sur le point d'être obligé d'abandonner l'étude des sciences naturelles, à laquelle j'avais consacré déjà plusieurs années de ma vie, pour embrasser une carrière plus assurée, ne pouvant prolonger les sacrifices que l'on avait faits pour moi jusqu'alors. Je devais aller à Paris terminer des études de médecine et revenir bientôt pratiquer dans mon pays cet art dont l'apprentissage m'avait initié aux délices de l'étude de la nature, en même temps que j'apprenais à connaître toutes les misères auxquelles l'homme est exposé sur la terre. Je nourrissais encore l'espoir que quelque incident heureux me ramènerait à mes travaux de prédilection. Ce fut alors

que je fis la connaissance de Messieurs Coulon[1]; je savais qu'ils cultivaient l'un et l'autre diverses branches de l'histoire naturelle avec une persévérance et un zèle que l'on rencontre rarement, même chez ceux qui en font leur état. La bienveillance qu'ils me témoignèrent me rendit le courage qui m'avait soutenu à travers toutes les difficultés que j'avais eues à surmonter, mais qui était près de m'abandonner. J'aime maintenant à me rappeler ces circonstances et à les exprimer, parce qu'elles ont eu une influence marquée sur ma vie. En effet, l'accueil que me firent à Paris les deux hommes qui ont eu le plus d'influence sur le développement de la science, depuis qu'elle est sortie de l'oubli auquel la prépondérance d'autres intérêts l'avait réduite[2], me donna assez de confiance dans mes propres forces pour me faire abandonner une carrière qui devait être mon gagne-pain et poursuivre les chances d'une vie dont je ne connaissais encore que les douceurs. Ma résolution était prise, j'avais renoncé à la médecine pour devenir naturaliste. De ce moment, comme si ma persévérance devait être mise aux plus rudes épreuves, j'eus à lutter contre les privations les plus dures et ce n'est qu'à l'amitié de M. de Humboldt que j'ai dû les moyens d'avoir pu les braver au moment où je croyais devoir y succomber. Et ce que j'étais loin d'attendre, c'est qu'en même temps mes amis de Neuchâtel se souvinrent de moi et eurent assez de confiance dans mon avenir pour m'offrir une chaire et les moyens de vivre honorablement au milieu d'eux. J'embrassai avec reconnaissance cette proposition qui me procurait les facilités nécessaires pour me livrer tout entier à une étude qui me semblait ma vocation. Vous savez, Messieurs, tout ce que la ville, ses magistrats, ses habitants, l'auguste souverain de notre pays, ont fait pour moi dans si peu de temps, pour moi qui avait si peu de titres à des marques aussi éclatantes de tant de bienveillance, et si je ne vous le rappelle pas plus spécialement, c'est par la crainte de blesser ce sentiment intime de bienséance que possèdent à un si haut degré les Neuchâtelois. Mais ce que je ne puis taire, c'est que c'est à ces avantages que j'ai dû d'avoir pu mettre au jour les recherches dont je m'étais occupé sans relâche depuis que la science a fait ma seule occupation. La nouvelle marque d'affection, de distinction, je dirai même de considération que vous venez de me donner en votre nom et celui de vos compatriotes, me permet de vous dire que si la réputation qu'ont acquise ces travaux avait pu vous faire craindre de me voir quitter Neuchâtel, vous auriez méconnu une partie des motifs qui m'y attachent. Car outre la reconnaissance que je dois à tous ceux qui m'ont aidé à devenir ce que je puis être, il est une raison bien puissante qui m'attache à cette localité, c'est la conviction que j'ai acquise que la science y est aimée, favorisée, qu'elle est le point d'appui de toutes les institutions du pays, qu'elle y est entourée de con-

[1] Louis Coulon 1804-1894 et son père Paul-Louis-Auguste Coulon 1777-1855.

[2] Georges Cuvier 1769-1832 et Alexandre de Humboldt 1769-1859.

sidération, qu'on lui élève des monuments presque gigantesques et qui seraient disproportionnés avec son étendue si la générosité des citoyens ne venait au-devant de leurs besoins et n'en assurait ainsi la prospérité. Cette conviction, le désir de vivre en dehors de toutes les tracasseries des coteries d'une grande ville et l'affection que j'ai vouée à ceux qui ont assez de foi en moi pour m'aider à devenir utile à la science que j'ai embrassée, sont des motifs trop puissants pour qu'ils n'aient pas aisément balancé des avantages purement matériels qui m'étaient offerts pour m'attirer ailleurs. La seule récompense que j'en espérais était la continuation de cette bienveillance générale dont j'ai été entouré à Neuchâtel ; mais vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi et en m'offrant de nouvelles ressources pécuniaires vous m'avez en même temps procuré les moyens de me dévouer avec encore plus d'espoir de succès à la science et donné une preuve que le sentiment de considération que je vous supposais pour moi est bien réel, car il faut qu'il soit bien vrai pour donner à l'avance la certitude que l'offre d'une distinction pécuniaire particulière sera accueillie avec reconnaissance.

Vous avez, Messieurs, entouré d'un mystère si délicat la démarche que vous venez de faire auprès de moi que vous me privez même du plaisir d'en témoigner ma gratitude à tous ceux auxquels ma présence à Neuchâtel n'est pas indifférente. Cependant, quoique je vous prie instamment de le faire en mon nom, je saurai encore, j'espère, vous prévenir en serrant affectueusement la main à toutes les personnes de ma connaissance que je rencontrerai ; ce sera, j'en ai la conviction, le plus sûr moyen de n'oublier personne et je sens que je ne me tromperai pas

Agréez, Messieurs, etc.

De son côté, la Ville témoigne à Agassiz sa joyeuse satisfaction en l'honorant d'une distinction qui le rattachait plus intimement au pays. Elle le nomma bourgeois de Neuchâtel, faveur dont on était alors avare et qu'on n'accordait qu'aux hommes de mérite, confirmant en cela une décision du Conseil d'Etat qui lui avait déjà conféré quatre ans auparavant le nationalité neuchâteloise. Les considérants qui lui valurent cet honneur valant la peine d'être rapportés, nous donnons ici la teneur des lettres de Bourgeoisie qui lui furent délivrées à cette occasion.

Nous, les Quatre Ministraux de la ville de Neuchâtel en Suisse, agissant au nom du Conseil, de la Communauté et Bourgeoisie de la dite ville: savoir faisons à tous présents et à venir qu'étant assemblés en Conseil Général le 16 avril dernier pour vaquer aux affaires de la Bourgeoisie, nous avons pris en considération très particulière les titres que

s'est acquis à notre estime, à notre affection et à notre reconnaissance, ainsi qu'à celles du Conseil, de la Bourgeoisie et de l'Etat en général, M. Louis-Jean-Rodolphe Agassiz, né à Motiers en Vully le 28 mai 1807, originaire d'Orbe et Bavois au canton de Vaud et naturalisé au nom de S. M. sujet de cette principauté, professeur d'histoire naturelle au collège de cette ville, docteur en droit, en philosophie, en médecine et chirurgie, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes, d'académies et d'universités de l'Europe, fils de feu M. Louis-Rodolphe-Benjamin Agassiz, en son vivant pasteur à Concise et de son épouse dame Rose née Mayor, titres fondés essentiellement sur les qualités et le caractère à la fois estimables et aimables qu'a déployés au milieu de nous et cela depuis qu'il s'est fixé dans notre ville cet homme d'ailleurs si distingué par ses vastes connaissances et par les progrès que ses recherches et ses travaux assidus ont fait faire aux sciences naturelles et qui lui ont valu dans toute l'Europe une réputation méritée dont le lustre rejaillit en partie sur notre patrie ; sur l'application éminemment utile qu'il en fait de plus en plus à l'instruction de notre jeunesse, à laquelle il a su inspirer le goût de la science qu'il professe et contribué en général à communiquer celui des études nobles et utiles et les dispositions morales et religieuses qui doivent les accompagner ; sur le noble désintéressement dont il a fait preuve en préférant aux établissements brillants qu'il eût pu obtenir à l'étranger le sort plus modeste qui lui est réservé parmi nous ; sur les sacrifices nombreux et considérables qu'il ne cesse de faire pour augmenter les collections de notre Musée, indépendamment des soins assidus qu'il lui voue, et enfin sur l'attachement vrai et sincère qu'il manifeste en toute occasion pour cette ville et pour cet Etat, devenus déjà et d'avance sa patrie d'adoption.... En conséquence.... nous agrégeons, associons et incorporons M. Louis-Jean-Rodolphe Agassiz, ses deux enfants issus de son mariage avec dame Cécile née Braun, savoir Alexandre-Emmanuel, né le 17 décembre 1835 et Ida, née le 9 août 1837, ainsi que tous ses descendants à naître en loyal mariage pour être et devoir être Bourgeois internes et communiers de cette ville, etc.

A l'Hôtel de Ville de Neuchâtel, le 28 mai 1838.

Agassiz était venu s'établir à Neuchâtel au milieu de circonstances difficiles. C'était à la fin d'une époque de luttes politiques et de révolution. Cependant l'orage se calma et les esprits cultivés sentirent le besoin de rompre avec les préoccupations du moment, qui divisaient profondément le pays. Les hommes de science, las de dissensions pénibles, cherchèrent un terrain neutre sur lequel ils pussent se réunir et s'entendre. D'accord avec Louis Coulon, il sentit le besoin de faciliter l'élan qui se dessinait vers un pro-

grès réel dans le domaine intellectuel, en groupant ensemble les hommes isolés qui s'intéressaient plus spécialement aux progrès des sciences. Il voulut reproduire à Neuchâtel ce qu'il avait créé pendant le cours de ses études à Munich, des rendez-vous de personnes laborieuses, qui désiraient mettre en commun leurs connaissances scientifiques.

C'est dans ce but que fut fondée, le 6 décembre 1832, la « Société des sciences naturelles. » Ainsi se trouvait formée, sur la base du principe fécond de l'enseignement mutuel et du libre échange de vues personnelles, un centre de culture intellectuelle et de libre discussion où tant de personnes ont apporté le tribut de leurs recherches, les primeurs de leurs découvertes, cela en vue de répandre la connaissance des données scientifiques. Il est inutile de faire ressortir l'essor que prit cette société et quel éclat les travaux d'Agassiz firent rejaillir sur elle et sur la ville qu'il habitait.

• Si le nouveau professeur se préoccupait des besoins de son enseignement, il s'inquiétait davantage encore de ses études personnelles et de la publication de leurs résultats. Il avait l'esprit trop vaste et trop remuant pour s'enfermer dans une spécialité et se jetait résolument dans les plus vastes entreprises, comme s'il avait senti ses forces inépuisables. Un des traits distinctifs de son caractère était, en effet, une curiosité passionnée qui le poussait à tout ; à cette curiosité toujours active s'ajoutaient une mémoire dont l'étendue tenait du prodige et une facilité singulière de passer d'un travail à un autre, immédiatement, sans effort, faculté qui peut-être a contribué plus que toute autre à multiplier son temps et ses forces. Agassiz était homme à ne tenir compte ni du temps, ni de la fatigue, lorsque la science était en jeu, et pendant l'exécution même d'un ouvrage original il n'hésitait pas à s'engager dans de nouvelles investigations ; telle était la capacité intellectuelle de ce naturaliste, telle était sa puissance de travail, que ces recherches si diver-

ses et si nombreuses, loin de produire dans son esprit une confusion inextricable, semblaient toutes lui ouvrir des voies nouvelles pour atteindre aux vérités naturelles. Les quatorze années qu'il passa à Neuchâtel furent tout particulièrement des années de recherches et de publications, et on a peine à concevoir qu'un seul homme, même avec des aides capables, ait pu, dans cette courte période, produire une somme de travail si énorme.

A Neuchâtel, le jeune savant n'a plus, comme à Munich et à Paris, des collections importantes à consulter, des quantités de matériaux à utiliser ; il n'a pas non plus des savants prêts à venir à son aide. Mais il est le premier, le chef, et il rallie autour de lui un groupe de personnes qui rappellent sur un théâtre plus modeste la petite Académie de Munich. Avec la confiance d'un homme pourvu des ressources de la puissance et de la fortune, il se mit à réunir autour de lui tous les éléments d'un centre scientifique.

Il était arrivé à Neuchâtel accompagné de deux dessinateurs, qui préparaient les planches de ses nombreux ouvrages ; il leur en adjoignit bientôt un troisième, qui l'a accompagné aux Etats-Unis et l'a suivi dans toutes ses expéditions. Il fallait encore à l'infatigable travailleur un mouleur pour reproduire en plâtre les moules de coquilles et d'échinides, ou les fossiles rares dont il était fait des collections pour les échanger ou les vendre aux Musées d'Europe. Et ce n'était pas tout. Les divers travaux qu'il s'agissait de publier exigeaient le concours d'un lithographe, organisé de manière à reproduire les dessins des artistes dont le savant s'était entouré, et qui se chargeât de reproduire les planches destinées à illustrer ces travaux, planches qui passaient alors pour les plus beaux spécimens de la lithographie à ses débuts.

A cette phalange d'artistes s'en joignait une autre, d'un caractère à la fois littéraire et scientifique, car à mesure que le champ des études du professeur s'élargissait, le tra-

vail d'observation et de recherche devenait plus considérable. Agassiz cherchait un secrétaire capable de l'aider dans ses travaux. Il le trouva en la personne d'Edouard Desor, jeune homme plein d'entrain et d'ardeur, aimant le travail, ayant soif d'activité. Son esprit ouvert, sa vive intelligence, lui permirent de se familiariser rapidement avec les différentes branches des sciences dont il était appelé à s'occuper. Deux ans après, Charles Vogt, qui venait de passer ses examens de médecine, jeune savant, remarquable par sa sagacité et la pénétration de son esprit, vint le rejoindre. Tous deux était jeunes et forts, possédaient la gaieté, l'intelligence, la soif de connaître ; ils avaient le feu sacré qui fait affronter tous les obstacles. Agassiz leur avait communiqué son enthousiasme, que leur fallait-il de plus?

Le savant professeur avait déjà conçu pendant ses études le plan d'un grand ouvrage sur les poissons d'eau douce. C'est le premier dont il se soit sérieusement occupé et celui peut-être qui a été le plus constamment le but des travaux et des efforts des premières années de sa vie scientifique. Mais il n'avait pas tardé, sur les conseils de Cuvier, à étendre ses recherches des poissons vivants aux poissons fossiles et alors s'ouvrit devant lui ce vaste champ dans lequel il devait recueillir une si riche moisson.

Mais la prodigieuse activité de cet homme ne pouvait être satisfaite par un seul objet d'études. Il avait l'esprit trop vaste, il était trop entreprenant pour réserver son attention à une seule classe du règne animal. Malgré l'incroyable labeur qu'exigeaient ses études sur les poissons, il s'occupa aussi des mollusques et des échinodermes, qui furent de sa part l'objet d'études neuves et originales.

Agassiz semblait voué d'une manière presque exclusive aux recherches de zoologie et de paléontologie. Mais bientôt ces deux domaines ne lui suffisent plus, et un champ de recherches nouveau vient s'offrir à lui.

Le 27 juillet 1837, la Société helvétique des sciences naturelles se réunissait pour la première fois à Neuchâtel

Elle venait comme donner sa consécration au nouvel enseignement et à l'installation définitive du Musée, transporté dans le nouveau bâtiment du Gymnase et aménagé dans les salles qui lui étaient réservées. Agassiz, nommé président, profita de la circonstance pour prononcer devant cet auditoire d'élite, son fameux discours sur la théorie glaciaire. On connaît ses expéditions alpestres et ses publications qui ont tant contribué à faire avancer et à populariser la question des glaciers.

Cependant notre compatriote ne s'est pas toujours borné à la publication de travaux originaux qui montraient le génie scientifique de leur auteur. Il s'est aussi attaché à des recherches plus arides et rédigea patiemment deux ouvrages bibliographiques considérables, fruit de ses nombreuses lectures et de sa vaste érudition, entreprises devant lesquelles bien d'autres avaient reculé avant lui et qui semblent marquer la fin d'une grande période de ses travaux. Si nous ajoutons à ces différentes publications d'ordre zoologique, paléontologique et géologique, un grand nombre de notices sur des points spéciaux d'histoire naturelle, parues dans des revues diverses et qui se succédèrent incessamment, on pourra se faire une idée de la somme de travail et d'énergie qu'a montrée Agassiz pendant son séjour à Neuchâtel.

Un de ses biographes, le géologue Marcou, a écrit que son établissement à Neuchâtel fut scientifiquement un succès unique pour l'histoire naturelle. « Le résultat de son séjour de quatorze ans, dit-il, a été la publication de plus de vingt volumes avec 2000 planches folio ou octavo et de beaucoup de brochures indépendantes, le tout très bien écrit, admirablement imprimé et illustré avec profusion par des dessins extrêmement corrects, fait si estimable qu'il procura une juste célébrité non seulement à Agassiz, mais aussi à Neuchâtel qui était alors une petite ville de moins de 6000 habitants. Les Neuchâtelois peuvent être fiers d'une telle œuvre ; leur grande libéralité pour la

science et le cas qu'ils firent de la rare valeur d'Agassiz lui permirent de poursuivre avec une vigueur inaltérable ses remarquables recherches scientifiques renommées dans le monde entier. »

Jusqu'en 1840 à peu près, les hautes études avaient été entièrement à la charge de la Bourgeoisie. L'Etat comprit enfin qu'il ne pouvait plus rester étranger aux efforts faits dans l'intérêt de l'instruction générale et le 17 mars 1838 Frédéric-Guillaume III, répondant favorablement à la démarche faite auprès de lui, décidait la création de notre premier établissement d'instruction supérieure. Agassiz était nommé professeur le 26 juillet 1840 et le 18 novembre de l'année suivante il prenait pour la première fois la parole, à l'inauguration de l'Académie naissante, et prononçait un discours sur la succession et le développement des êtres organisés à la surface du globe. Il fut un des principaux organes de cette Académie qu'il avait vu naître et qui, sans sa présence à Neuchâtel, ne se serait peut-être pas fondée ou tout au moins soutenue. L'année suivante, il en était nommé recteur. Son attention se portait constamment sur cette nouvelle institution à laquelle il désirait toujours de nouvelles forces et le prestige de noms connus. La personnalité de Vinet, qui venait de résigner ses fonctions dans la faculté de théologie de Lausanne, éveilla entre autres son ambition ; aussi chercha-t-il à l'attirer comme professeur de littérature française. Hélas, ce fut en vain ; Agassiz partait tôt après pour ne plus revenir et Vinet ne tardait pas à rendre le dernier soupir.

Lorsqu'au printemps de 1845 il annonça un dernier cours public de douze leçons sur le plan de la Création, son auditoire fut plus attentif que jamais. L'importance n'était pas seulement dans le sujet traité, mais dans la personne du professeur, qui charmait par sa parole toujours simple et facile, et dans cet enseignement final qui était pour lui, avant de quitter l'Europe, comme son testament scientifique.

Un correspondant de la *Revue suisse* [1] écrit à ce propos qu'on retrouvait dans l'exposé du savant professeur toutes les qualités auxquelles il avait accoutumé ses auditeurs : « cette parole abondante et facile qui fait ressembler ses cours à une causerie savante ; cette aisance digne, jointe à la simplicité et si j'osais même le dire à la candeur d'un savant qui ne procède pas comme tant d'autres par voie d'aphorismes et en rendant des oracles, mais qui fait assister son public à l'élaboration et aux résultats de ses recherches ; cette faculté de généralisation s'appuyant toujours sur l'étude patiente des faits scientifiques qu'un enseignement déjà long lui permet de présenter avec une clarté remarquable et dans un langage à peu près à la portée de tous. »

Le départ d'Agassiz, l'année suivante, porta à l'Académie un coup sensible. Deux ans après éclatait la Révolution et notre premier établissement d'instruction supérieure, qui pendant sa courte existence avait marqué une trace si profonde dans la vie intellectuelle du pays, se trouvait supprimé.

La période de travail incessant dans laquelle Agassiz s'était trouvé plongé pendant son séjour à Neuchâtel ne fut cependant pas pour lui une période heureuse. Il fut en proie à des soucis domestiques auxquels vinrent bientôt se joindre des embarras d'argent. Les expéditions aux glaciers et ses publications avaient été coûteuses. Il avait dû requérir le concours de deux aides, de trois dessinateurs, d'un mouleur, d'un lithographe. Le feu de son activité l'avait emporté sur la froide raison qui calcule et n'entreprend rien sans les facilités nécessaires. Il s'était peu inquiété de l'équilibre des recettes et des dépenses, et avait en définitive contracté des obligations que l'assistance de sa famille, de ses amis, les subsides que Humboldt avait à plusieurs reprises obtenus du roi, étaient incapables

[1] *Revue suisse*, VIII, 1845, p. 249

d'éteindre. En outre, la discorde avait malheureusement pénétré dans le groupe scientifique de Neuchâtel.

Ce fut un heureux appel en Amérique qui, dans ces circonstances, sauva une situation qui devenait de plus en plus critique. Aussi le savant professeur prêta-t-il l'oreille lorsqu'il lui fut adressé. Afin de l'encourager dans sa résolution, Humboldt obtint pour lui de Frédéric-Guillaume IV une mission scientifique dans le Nouveau Monde et le roi lui accorda une subvention annuelle de 8000 livres, soit environ 11 000 fr. pendant deux ans, dans l'intention que les collections qu'il amasserait dans ce voyage seraient essentiellement destinées au Musée de Neuchâtel et les doubles seulement à celui de Berlin.

Au reste, en quittant Neuchâtel, Agassiz ne faisait que mettre à exécution un rêve de sa jeunesse, car il avait toujours désiré prendre part à un voyage de découvertes où il aurait l'occasion d'utiliser la surabondance de force et d'énergie qui débordait en lui. Et si l'Amérique l'attirait, c'est sans doute parce que ce pays convenait mieux que tout autre à son génie entreprenant et que son infatigable énergie devait y trouver son véritable champ d'action. Après bien des hésitations il accepta, mais sans avoir un instant l'idée qu'il ne reviendrait pas. Sa route était tracée, il savait ce qu'il allait faire de l'autre côté de l'Océan. Son but atteint, il retournerait en Europe où les perspectives d'avenir ne lui manqueraient pas. Il aimait trop sa petite patrie pour songer à lui dire un éternel adieu, et s'il partait joyeux à la pensée des choses nouvelles qu'il allait voir, c'était parce qu'il comptait bien revenir.

Cela se passait au printemps de 1845. Grand fut l'émoi lorsque le bruit se répandit que Neuchâtel était sur le point de perdre l'homme éminent qui lui avait fait une réputation et avait attiré sur lui l'attention du monde savant.

Les étudiants regrettaient le professeur aimé, non seule-

ment pour sa science, mais pour son affabilité, sa bonté, le charme de sa parole, l'ardeur qu'il savait inspirer; ils regrettaient aussi ce gai et infatigable compagnon de courses, qui les initiait à la connaissance de la nature et savait les intéresser par ses récits, par les expériences qu'il provoquait, les recherches qu'il encourageait. Plusieurs même, qui soupçonnaient les ambitions du grand naturaliste et les difficultés qu'il ne pouvait guère surmonter dans un centre aussi modeste, craignaient que cette absence ne fut un départ définitif; ils avaient la conviction que l'Amérique le retiendrait et qu'on ne le reverrait plus. Le plus affecté était Louis Coulon, qui voyait avec inquiétude s'éloigner cet ami dont les promesses de retour ne parvenaient pas à le rassurer. C'est qu'il avait et à juste titre comme le pressentiment qu'une lumière allait s'éteindre chez nous pour briller sous un ciel qui lui fut plus favorable.

Agassiz passa encore l'hiver de 1845 à 1846 à Neuchâtel, occupé à terminer différentes publications, retenu aussi dar les démarches relatives à son remplacement à l'Académie. Il quitta cette ville les premiers jours de mars 1846 pour aller passer quelques mois à Paris et s'embarqua pour Boston en septembre, loin de se douter qu'en son absence une révolution emporterait sa chaire et qu'il allait trouver un établissement définitif par delà l'Océan.

Lorsque Agassiz partit, Vogt refusa de le suivre, mais Desor, qui était allé en Scandinavie vérifier sur un théâtre nouveau les observations recueillies dans les Alpes, le rejoignit quelque temps après. Hélas, l'impitoyable destin ne devait pas permettre qu'une union si riche en promesses et en espérances put échapper à la fragilité des choses de ce monde. Au mois de juin 1848 les deux frères d'armes se séparèrent et malgré tant de raisons qui devaient les rapprocher, ils ne se revirent plus. Tandis que l'un acceptait une chaire à l'Université de Cambridge, l'autre entrait au service du gouvernement des Etats-Unis et ne

tardait pas à rentrer au pays dans lequel il avait si brillamment débuté.

Je renonce à suivre notre savant compatriote en Amérique et à décrire la série de travaux qu'il entreprit aux Etats-Unis — travaux d'ordre plus spécialement zoologique, — où sa carrière a été sinon plus brillante, du moins aussi brillante qu'en Europe. On sait quelle fut sa destinée dans le Nouveau Monde, où il débarquait précédé par le prestige d'une réputation européenne, qui constituait à l'avance pour lui une condition de succès, et comment il y trouva un théâtre approprié à son génie entreprenant, ainsi que des ressources que l'Europe ne lui eût jamais offertes. Et si dans le temps où il n'était encore qu'un pauvre étudiant il a rêvé un Eldorado approprié à sa passion pour l'histoire naturelle, son rêve s'est trouvé pleinement réalisé à la fin de sa vie.

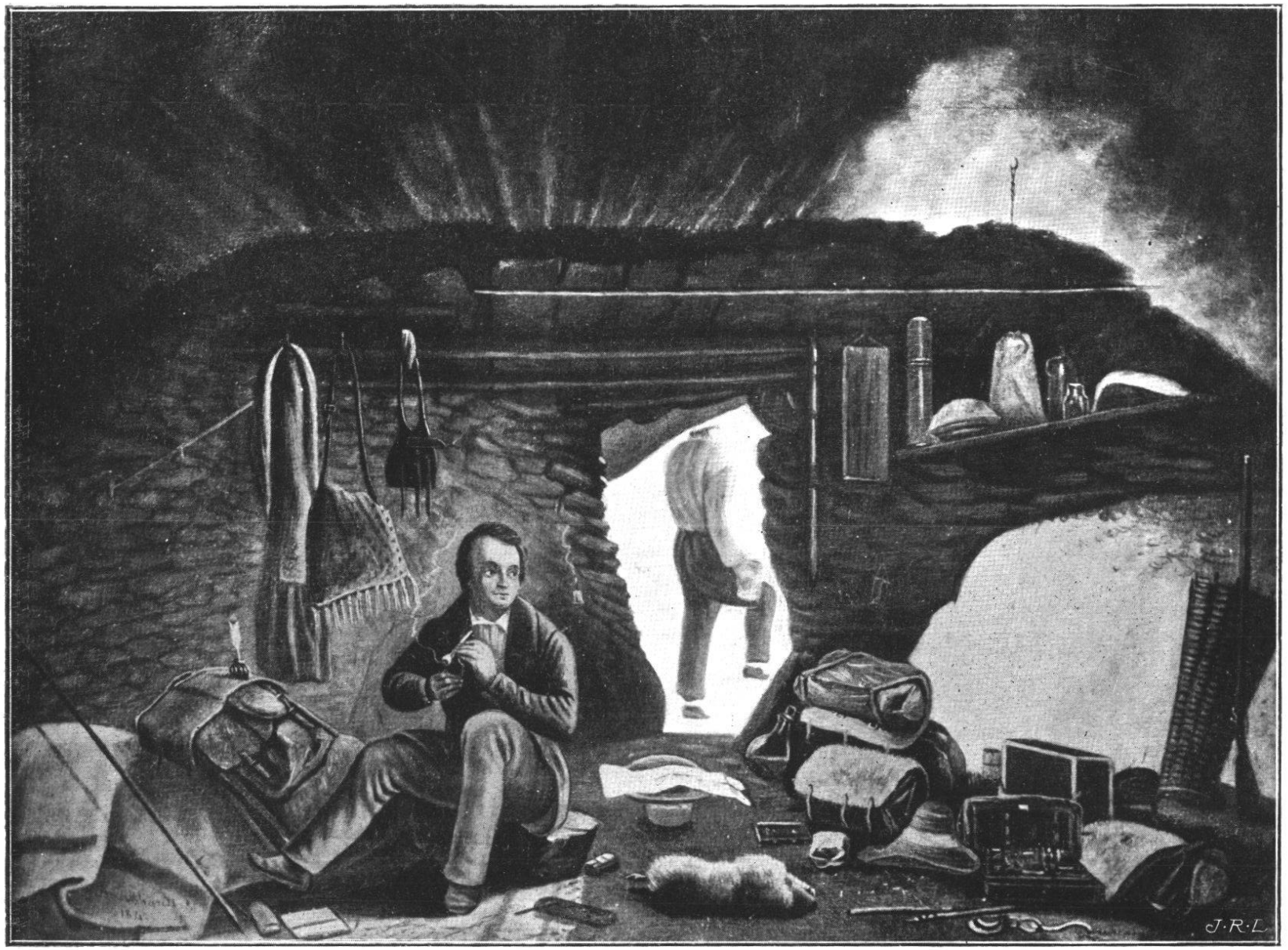
L'accueil qu'il reçut le toucha profondément et il consentit à passer quelques années sur cette terre hospitalière, sans faillir à la mission dont il était chargé. Il eût sans doute des moments d'hésitation en songeant à ses amis d'Europe, au Musée de Neuchâtel pour lequel il avait tant fait, aux Alpes qu'il avait tant parcourues et si bien étudiées. Mais la perspective de s'affranchir des inquiétudes qui le poursuivaient l'eurent bientôt décidé, et le champ de travail qu'il trouva aux Etats-Unis, les créations provoquées par sa présence, les sacrifices faits pour les soutenir, tous ces encouragements l'attachèrent définitivement à ce sol qu'il se proposait seulement de visiter.

Si nous nous demandons comment un homme de ce mérite, un savant que des écoles plus grandes et beaucoup plus importantes que Neuchâtel auraient si vivement désiré posséder, a pu consentir à se fixer dans cette petite ville, nous répondrons qu'Agassiz n'a jamais recherché ni la fortune, ni les honneurs. Malgré les offres

brillantes qui lui étaient parvenues d'Allemagne et de Suisse, il resta fidèle au lieu de son choix. Et s'il trouva bon d'y prolonger son séjour, c'est qu'il y avait, ajouterons-nous, trouvé un accueil chaleureux et sympathique, il y avait rencontré un terrain bien préparé, des esprits curieux de s'instruire, de bonnes volontés prêtes à le seconder, des facilités particulières pour les travaux qu'il méditait, et des collègues dévoués comme lui à la science. Agassiz a beaucoup donné à Neuchâtel, il est vrai, mais il en a aussi beaucoup reçu ; il y avait rencontré des cœurs et des esprits dignes de lui, ce qui a fait que la reconnaissance était devenue réciproque.

Un trait assez particulier de la vie de ce savant a été de n'avoir jamais accepté ou désiré vivre dans une grande ville. Il préféra Neuchâtel à Paris ; il n'a pas recherché davantage Berlin et Londres où des amis et même de puissants protecteurs auraient pu l'attirer. On dirait qu'il se sentait une activité intérieure qui pouvait se passer de l'excitation des grandes villes. Au reste, ce qui frappe chez lui c'est le grand désintéressement dont il fit preuve durant toute sa vie, s'oubliant lui-même et n'ayant toujours en vue que le but élevé qu'il poursuivait. Il était avant tout dévoué à la science, il s'y donna tout entier, sans réserve, et il eut toujours l'habileté de faire partager aux autres l'ardeur qui l'animait. Mettant à contribution les talents des uns, la bourse des autres, ajoutant à tout cela ses ressources, son temps et son génie, il est arrivé au résultat que chacun connaît et peut constater aujourd'hui. L'argent n'avait de valeur à ses yeux que parce qu'il sert à l'avancement de la science. Il l'a prouvé en ne laissant à sa mort aucune fortune, bien qu'il ait été en situation de gagner des sommes considérables s'il l'avait voulu.

C'est un beau et fortifiant spectacle que celui de cette activité intense, soutenue sans défaillance pendant de lon-



Intérieur de l'Hôtel des Neuchâtelois.

(D'après le tableau de J. Burckhardt, 1842, Musée de Neuchâtel.)

gues années. Un immense savoir, des découvertes nombreuses, des vues neuves et hardies, inspirées par la pénétration de son esprit et mûries par la raison, une parole persuasive qui charmait ou captivait les âmes et les entraînait vers de hautes pensées, ont procuré à Agassiz l'estime et la réputation parmi ses contemporains, et une grande et heureuse influence dans le mouvement scientifique moderne. Son nom est, sans contredit, un des plus grands de la science au XIXe siècle.

Sur la tombe de l'ancien professeur de Neuchâtel repose un bloc erratique arraché à une des moraines du glacier de l'Aar. Tandis que ce granit finira par se désagréger, l'œuvre d'Agassiz subsistera; elle vieillira sans doute, elle sera dépassée par des œuvres plus parfaites ou plus complètes, mais elle demeurera aux yeux de tous comme un monument du génie de l'homme éminent dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

Le temps, qui efface tant de personnalités, perpétue et entoure sans cesse d'un nouvel éclat le nom de ces hommes rares, qui semblent avoir révélé de nombreux ressorts de l'intelligence et donné de nouvelles forces à la pensée. Et comme leur esprit, devançant leur siècle, avait surtout en vue la postérité, ce n'est aussi que de cette postérité qu'ils peuvent attendre tout ce qui leur est dû de reconnaissance et d'admiration.

Neuchâtel, 2 octobre 1907.